

Faillieton de LA LIBERTÉ du 30 Sept. 1921.

Souvenirs de mobilisation

Kippour au Mellah de Maarif

C'est la veille de Kippour; nous rentrons de l'exercice; On sonne pour la soupe, mais nous les mobilisés israélites nous allons en permission au Mellah de Maarif à quelques kilomètres de Casbah Ben Amed où nous tenons garnison.

Nous nous dirigeons vers l'Occident sur des plateaux successifs traversés par une belle piste au milieu des champs labourés. Peu d'arbres à l'horizon, mais au fond dans le lointain, la ligne bleue des montagnes des Mdakra... Nous marchons d'un pas vif il faut arriver avant le coucher du soleil.

Nous gravissons enfin une dernière pente et parmi le vert sombre de cactus et le grisvert des figuiers nous apercevons un fouillis de cabanes couvertes de chaume, de maisonnettes blanches terminées en terrasses et de tentes noires. C'est Maarif.

On nous a aperçus de loin et les juifs en foule accourent à notre rencontre pieds nus, une calotte noire sur le haut du crâne et comme vêtement une large chemise en calicot dont l'apprêt fait des froufrous à chaque mouvement et que le vent gonfle en grosses boules blanches.

Quelles démonstrations de joie, d'enthousiasme; chacun prend un soldat par le bras

et marche fièrement avec lui, et ceux qui arrivent en retard sont bien desappointés de rentrer seuls. Les arabes regardent passer notre cortège avec une curiosité bon enfant.

Je suis l'hôte d'un notable de l'endroit; il possède une maison en pierre en dehors du quartier: une cour carrée et une vaste chambre toute propre avec des tapis sur le sol et des matelas le long du mur.

On ne perd pas son temps à bavarder, il se fait tard, on se met vite à table; c'est déjà l'heure de la prière, le moment de commencer le jeûne du Grand Pardon. Le repas est copieux mais par trop épicé, la maîtresse de maison assise à l'écart nous engage à nous bien servir.

Nous nous rendons au temple à travers une infinité de boyaux étroits couverts d'une épaisse couche de fumier que piétinent toutes les bêtes de la création: des ânes, des mulets, des chevaux et des chameaux parmi lesquels picorent les oiseaux de basse cour. Les maisonnettes toutes propres, elles ont été blanchies à la chaux pour la fête, ont les portes ouvertes et les femmes et les jeunes filles qui terminent de mettre leurs vêtements des grands jours nous regardent avec un orgueil attendri; nous sommes juifs et tout de même des soldats de la France conquérante; nous commandons aux arabes; c'est très complexe pour leur intelligence fruste de femmes juives campa-

gnardes. Il y a là un mystère qu'elles ne cherchent pas à élucider. Elle sentent de la joie, nous sourient familièrement.

Le temple est déjà comble, une vaste pièce en terre battue avec de petites lucarnes tout près du plafond. Tout autour des murs, des bancs en bois; au centre, la chaire et dans les intervalles libres des nattes par terre. Dans le mur du fond une petite armoire en bois blanc pour les rouleaux de la loi. Des poutres du plafond descendent de petites chaînes qui supportent des lampes à huile; elles dégagent une fumée noire et une forte odeur.

Pour nous faire place quelques jeunes gens sont forcés de sortir; d'ailleurs tous les enfants sont laissés dehors; ils s'approchent de la porte et essayent de se faufiler derrière les grandes personnes, le *cheïh* qui les aperçoit, les repousse à coups de poings, à coups de pied. Les pauvres petits restent tout penauds, ils sont avides de prendre part à la prière et de leur voix nasillarde répondent avec ferveur *amen* aux bénédictions l'officiant; ils s'en vont à la fin, jouer, se battre parmi les bêtes. Je les vois gambader au clair de lune éclatant.

La prière se traîne longue, fatigante dans une mélodie qui nous serre le cœur. L'émotion est poignante quand on songe aux événements tragiques qui se déroulent sur le front.

A suivre.